

d'ethnocentrisme, attestant surtout la véritable immersion de son auteur dans l'idéologie productiviste. « Que nous parlions d'usines ou de formations sociales, le concept clef est celui de la production » (p. 139). Nous sommes ainsi fixés sur l'origine du concept de mode de production.

D'autres perles de même nature émaillent ce livre. Plusieurs expressions de l'anthropologie classique sont reprises sans aucune critique : société « simple » et société « complexe » (p. 229), « économie sans marché » (p. 242), formations sociales « pré-étatiques » (p. 144).

Mais au-delà de toutes ces considérations, la qualité de ce livre, la véritable leçon à en tirer, est que l'anthropologue doit certes se battre sans relâche contre l'attraction idéologique, mais sans jamais parvenir à sortir réellement d'une conception ethnocentrique.

Gérald Berthoud
Université de Lausanne

R. BASHAM : *Urban Anthropology: The Cross-Cultural Study of Complex Societies*. Mayfield, 1978, xi, 353 pp., bibl., index. (\$14.95)

G. et L. SPINDLER (eds) : *Urban Anthropology in the United States: Four Cases*. Holt, Rinehart and Winston, « Case Studies in Cultural Anthropology », 1978, 504 pp., bibl., index. (\$8.95)

L'anthropologie a toujours conçu le monde sur le mode de l'agonie. À force de l'entendre répéter que l'objet de son discours est en train de disparaître, des esprits malveillants pourraient s'imaginer qu'il est (tendanciellement) inexistant et qu'en conséquence l'anthropologie le suivra à plus ou moins longue échéance au doux pays d'où on ne parle que par les tables à trois pieds. L'apparition récente (une quinzaine d'années) de l'anthropologie urbaine comme champ reconnu par la division académique des tâches porte à croire que le discours recrée continuellement son objet, fût-ce au prix de modifications rhétoriques délicates et pas toujours bienvenues.

Le livre de R. Basham en est une illustration frappante. Partant du constat que l'anthropologie s'est trop longtemps limitée à l'étude des primitifs, il considère qu'elle est porteuse d'une vision comparative de la réalité sociale qui la rend utile et nécessaire à la compréhension des sociétés dites « complexes ». Dans son premier chapitre (pp. 9-37), Basham s'applique donc à marquer la différence entre l'anthropologie urbaine et l'École de Chicago (Park, Wirth), les études de communautés (Warner) et l'interactionnisme (Goffmann). De ce contraste, il ressort que si l'anthropologie urbaine s'est intéressée quasi-exclusivement aux sociétés non-occidentales, elle a, par ailleurs, perfectionné des méthodes de recherche (observation participante) et des points de vue (« holisme ») qui garantissent la cohérence du discours scientifique anthropologique et, donc, son indépendance par rapport à son objet. L'anthropologie est une *façon de voir*.

Malgré cette belle marque de confiance dans la solidité de la méthode, Basham doit être un peu embarrassé, puisqu'il consacre son chapitre 2 (pp. 37-56) à définir les villes dans leur origine et leur évolution. À travers les oppositions entre ville et village, urbanisation « primaire » et urbanisation « secondaire », ville industrielle et ville pré-industrielle, le lecteur n'apprendra rien de bien neuf, ni dans la façon d'aborder l'objet (fondée sur l'approche structuro-fonctionnaliste de G. Sjöberg), ni dans la définition de la ville,